

Québec La belle

Michel Lessard

Numéro 1, hors-série, 1987

Québec, fleuron du patrimoine mondial

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6743ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lessard, M. (1987). Québec La belle. *Cap-aux-Diamants*, (1), 61–65.

QUÉBEC LA BELLE

par Michel Lessard*

Faire voir en trois dimensions aux parents et amis ébahis les rues sombres de la basse-ville, pavées de madriers, grouillantes d'enfants et de chômeurs...évoquer devant ses auditeurs attentifs la magnificence de la *French Cathedral*, leur expliquer la présence permanente de nonnes, de prêtres, de frères dans les rues d'une ville dont les clochers rythment le quotidien. Décrire la topographie de Québec, «Gibraltar d'Amérique», par ses fortifications, sa citadelle, ses bastions et ses portes massives...Raconter son tour de calèche dans l'atmosphère dépaysante d'une ville provinciale française du XVIII^e siècle...Voilà autant d'exercices d'émerveillement auxquels ont dû se livrer l'un ou l'autre des milliers de visiteurs anglo-américains qui sont passés par Québec au siècle dernier et qui en ont rapporté des photographies. Tout l'exotisme culturel et géographique de la ville, mis en images et largement diffusé, surtout à partir de 1860, soit une vingtaine d'années après l'invention du procédé photographique.

En 1982, à Rochester dans l'état de New York, se tenait un congrès international d'historiens de la photographie. Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir, lors du *photographica show* – sorte de marché aux puces de l'image et de l'appareil photo – un nombre impressionnant de vues anciennes de Québec, offertes aux collectionneurs et aux conservateurs. Des images acquises il y a plus d'un siècle par quelque visiteur et qui sortaient maintenant des maisons américaines. Du stéréogramme aux grands formats, elles étaient toutes signées par l'un ou l'autre des artistes de Québec identifiés dans les annuaires commerciaux.

Une production originellement destinée aux touristes; l'Ontario participe elle aussi à ce marché. Non seulement les clichés pris à Québec



L'exotisme ethnique. L'Indienne vendeuse de paniers. Demi-stéréogramme, vers 1863, signé L.-P. Vallée mais possiblement réalisé par G.W. Ellison. (Coll. privée).

entre 1860 et 1914 témoignent-ils de son architecture, de son développement, de sa stratification sociale; ils perpétuent toute une tradition coloniale qui a jeté, sur Québec un regard curieux d'exotisme et d'histoire tout en présentant une ville inscrite dans la modernité.

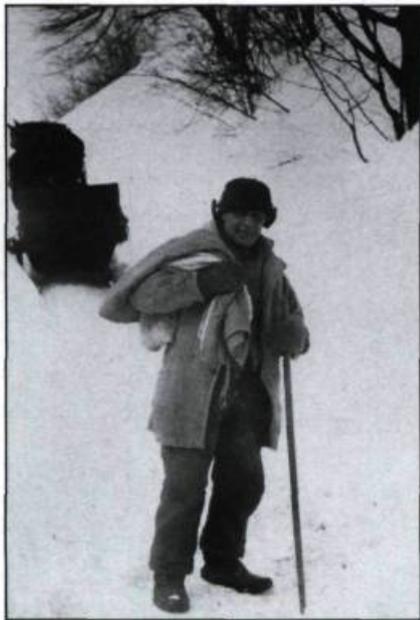
Du stéréogramme à la carte postale

Au XIX^e siècle, le commerce de la photographie pousse trois formats qui dominant nettement le marché touristique. Le stéréogramme d'abord. Des cartons cintrés et rectangulaires, à double images, qu'on place dans le stéréoscope; inventé en

1838 par l'Anglais Sir Charles Wheatstone, l'appareil permet de lire des dessins et épreuves photographiques en trois dimensions. Il sera au XIX^e siècle, et cela jusqu'en 1930, ce qu'est aujourd'hui la télévision: une fenêtre sur le monde.

Les voyageurs, à l'ère naissante du tourisme bourgeois, peuvent également rapporter chez eux des cartes de visite. En 1854, Eugène-Adolphe Disderi (1819-1890), un Français, lance le mouvement. Puis soudain, à

* Professeur d'histoire de l'art, Université du Québec à Montréal.



L'exotisme ethnique. Le quêteux de la Côte de Beupré. Épreuve 5" x 7", vers 1875, par Ernest Livernois. (Coll. privée).

partir de 1860, c'est l'enthousiasme: tous les pays, tous les artistes en produisent sur tout et sur rien. Des millions et des millions de cartes sont mises en circulation. Le grand public se découvre des vocations de collectionneurs et rassemble, dans de beaux albums offerts par un marché bien organisé, des portraits de grands personnages mais aussi des vues si-



Gravure nous présentant une dame utilisant un stéréoscope pour visionner des épreuves photographiques par couple stéréoscopique. L'appareil donne l'impression du relief à trois dimensions. (Coll. privée).

gnées, sur papier albuminé ou sur gélatine argentique, montées sur carton de 8,5cm x 6cm. Si l'âge d'or de la carte de visite se situe entre 1860 et 1870, le public en sera friand jusqu'en 1914.

Reconnaissant officiellement la carte postale illustrée en 1901, le gouvernement canadien permet aux «artistes de la lumière» de renouveler le regard touristique...mais aussi à des éditeurs peu respectueux du droit d'auteur de puiser dans le vieux fonds de clichés publiés pour diffuser en photographie, en phototypie ou en demi-ton des images de 14 cm x 8,8cm, parfois rehaussées de couleur.

Nos photographes donneront largement dans ces trois types et feront aussi, en cabinet, une production moins courante, en 5" x 7", en 8" x 10", que les visiteurs pourront se procurer dans certains dépôts de Québec ou encore chez les artistes eux-mêmes, qui ont toujours pignon sur rue et exposent des albums sur leurs comptoirs. Leurs oeuvres constituent un matériel unique qui raconte la ville et exploite ses particularismes et dont tous les chercheurs en sciences humaines ou en histoire de l'art se servent abondamment sans jamais donner crédit à leurs auteurs.

Les disciples de Daguerre

Jules-Isaïe Benoit dit Livernois, en affaires de 1854 à 1864, son épouse Élise L'Heureux qui reprendra le studio de 1865 à 1874 et leurs fils Jules-Ernest, dans le commerce de l'image de 1874 à 1933, sont parmi les plus importants producteurs de vues sur Québec. Sans donner vraiment dans la carte de visite et le stéréogramme, ils offriront principalement des moyens et des grands formats de haute qualité.

Un corpus exceptionnel souvent viré au brun chaud. Louis-Prudent Vallée, entre 1867 et 1900, offrira des vues de Québec, surtout en stéréogramme et en cartes de visites, parfois en grands formats. Des milliers d'épreuves sont toujours en circulation parmi les amateurs. En 1879, Vallée enrichira son catalogue de la production de George William Ellis-



Le romantisme historique. La rue Petit-Champlain et le Marché Finlay vis du fleuve, la première signée Ellisson, la seconde L-P. Vallée. Demi-stéréogramme, vers 1870. (Coll. privée).

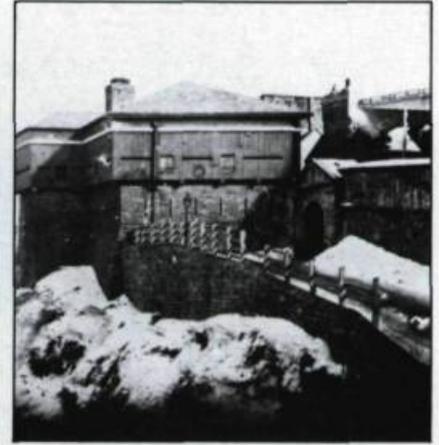
son, Irlandais d'origine et photographe à Québec depuis 1848.

Citons également John Lewis Jones, en affaires entre 1865 et 1904; un certain Edmonston (1864-1865), dont le Séminaire de Québec possède plusieurs oeuvres uniques; Hugh McCorkingdale, l'associé d'Ephrem Archambault (1864-1867), Wyse et Tuzo, Charles Smeaton (1860-1873), Samuel McLaughlin (1858-1861) et plusieurs autres, notamment entre 1860 et 1870, avant que Livernois et Vallée ne prennent le monopole.

Des particuliers ou des sociétés de l'extérieur vont aussi viser la conquête de ce marché touristique. Entre 1854 et 1858, les frères Friedrich et William Langenheim, deux immigrants allemands installés à Philadelphie, réalisent une série de vues stéréoscopiques intitulée «Quebec and Vicinity», des albumines sur



L'exotisme géographique. Neige dans les rues de Québec en mars. Stéréogramme de Louis-Prudent Vallée vers 1880.
(Coll. de l'auteur).



Le «Gibraltar d'Amérique». La Porte Hope au pied de la Côte Sainte-Famille, par Livernois & Bienvenu. Demi-stéréogramme vers 1867.
(Archives nationales du Québec, Québec).



Autoportrait de Louis-Prudent Vallée vers 1875.
(Coll. privée).



Photographie d'Ernest Livernois vers 1900. Il était alors âgé d'une quarantaine d'années.
(Coll. privée).

verre transparent, rehaussés de couleur. Exceptionnel. Kilburn Bros (1865-1909), du New Hampshire, Keystone (1872-1939), de Pennsylvanie, de même que Underwood & Underweed (1882-1920) sont quelques-uns des grands éditeurs de stéréogrammes qui commercialiseront des vues de Québec. À partir de 1839, la firme William Notman de Montréal offrira sa propre sélection de photos pairées sur la vieille capitale, comme en fait foi un catalogue de 1860, conservé à la Toronto Public Library. Signalons au passage que Livernois et Vallée produiront périodiquement des catalogues en anglais pour annoncer leur production aux touristes. Des bijoux, des services à dîner en céramique d'Écosse, des albums imprimés à grand tirage en Albertype serviront à la diffusion de vues photographiques sur Québec par Livernois et Vallée, entre 1885 et 1900.

Le regard classique

L'essentiel de la production des photographes de Québec sur leur ville s'inscrit dans une continuité de regard, dans une approche académique de la prise de vues. Depuis la défaite de 1759, plusieurs Anglais ont dessiné la ville conquise. Si certains, comme Richard Short, magnifient une victoire, d'autres ne font qu'exercer leur talent d'aquarelliste pour bien occuper leurs temps libres. C'est le cas des militaires-topographes en garnison à la citadelle, certains ne refusant pas la *ca-*

mera obscura ou la *camera lucida* pour rendre avec exactitude les scènes de rues. George Heriot (1766-1847) et James Pattison Cockburn (1766-1844) sont deux des plus productifs de cette école dite des aquarellistes anglais. Ceux-ci reproduisent lieux et sites de la capitale coloniale qui émerveillent le visiteur et dont les relations de voyage font grandement mention depuis toujours. Des graveurs britanniques vont diffuser ce regard. En 1858, le photographe Samuel McLaughlin (1826-1914) met en marché, par livraison «mensuelle», *The Photographic Portfolio: a Monthly Review of Canadian Scenes and Scenery*, publication qui reprend tous ces clichés et annonce le mimétisme thématique et formel de la photographie envers la vue dessinée.

Révéler le «Gibraltar d'Amérique», le caractère stratégique du cap de Québec demeure un des thèmes de cette iconographie. Le panorama à partir de Lévis sera repris par tous les artistes. La citadelle vue du fleuve ou du sommet du Cap-aux-Diamants; les murailles de la ville, ses portes bardées, l'intérieur de la forteresse, les bastions et les tours Martello, avec parfois un militaire en parade, les remparts à perspective lointaine, meublés de canons, de bombardes, tout un armement révolu, réminiscence des nombreuses batailles que le site a connues...

D'autres photographies exploitent le romantisme historique à la mode, li-



La modernité, Séminaire de Québec, départ du grand escalier de fonte. Épreuve 5" x 7", vers 1885, par Ernest Livernois. (Coll. privée).

sible dans l'architecture et l'urbanisme, la respiration de la ville: les rues achalandées de la basse-ville, pavées de madriers; l'architecture coloniale française, éloquente dans les maisons de pierre de la Place royale, du marché Finlay; les marchés publics animés, peuplés d'habitants en étoffe du pays et garde-manger de l'élite militaire, administrative et cléricale; le cliché en calèche, comme en propose Vallée dans sa publicité; la promenade sur la terrasse Dufferin; les rues «fashionable» de la haute-ville, intra muros; les villas bourgeoises avec la vie de galerie des grands propriétaires, pas très loin de leur bel attelage...Des villas dans les styles anglais, néo-classique ou pittoresque, avec des serres, des jardins. L'histoire, inscrite dans ces colonnes à la mémoire du «brave Wolfe mourant et du non moins brave Montcalm expirant». Les efforts bien laborieux de rapprochements...les édifices administratifs centenaires, avec leur austérité de pierre, leurs voûtes sorties du fond des âges.

Plusieurs clichés traitent de l'exotisme géographique. Les glissoires au flanc de la citadelle, le traîneau à

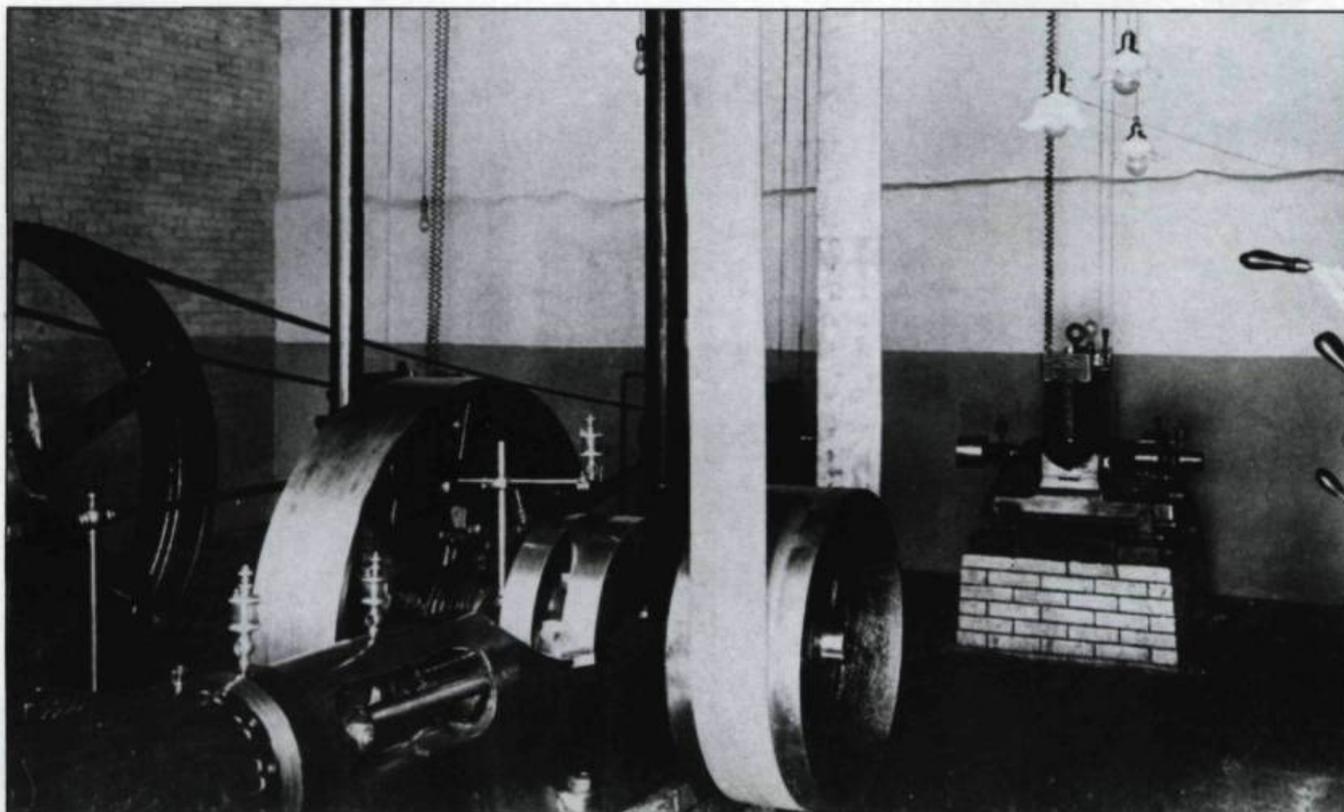
voile sur le fleuve gelé, le patinage des amoureux sur un «rond de glace» du Saint-Laurent, les rues pleines de neige jusqu'aux larmiers des maisons, le carnaval d'hiver avec ses arcs de triomphe en «sapinage», son imposant palais de glace et ses monuments cristallins...La célébration! La vie d'hiver dans les marchés publics. Les chutes Montmorency dans un nouveau décor et le pain de sucre des folles équipées. Les paysages de verglas...L'exotisme des lacs et des rivières de l'arrière-pays giboyeux, véritable convocation au pays de cocagne et à la quiétude infinie. L'exotisme économique, celui de l'activité bourdonnante du port autour de l'industrie du bois. Les dizaines de voiliers au long cours en rade, les anses de Sillery couvertes de grosses pièces, le «trimage» des longs blocs et le chargement par les sabords. La voie des *raftmen*. Le pays de la fourrure dans une vue de la salle de montre de J.-B. Laliberté...sorte de musée de la faune naturalisée.

Nos photographes, suivant les traces des dessinateurs anglais, vont également offrir aux visiteurs des clichés artistiques sur l'étrangeté ethnique

de Québec: la Huronne qui vend des paniers confectionnés à Lorette; les chefs de bande en bonnets de plumes; le quêteux à baluchon, celui de la côte de Beaupré, le Canadien errant; l'habitant de l'île d'Orléans traînant ses récoltes ou sa boucherie à la ville. La religion catholique omniprésente dans une architecture démonstrative, dans des aménagements somptueux, dans les sites, dans une vie institutionnelle marquée par la règle de sainteté. Vallée par exemple, en 1877, va révéler pour la première fois, l'intérieur de l'Hôtel-Dieu.

La modernité

Jules-Ernest Livernois sera le premier photographe à rompre avec le regard classique. Vers 1880, en même temps qu'il suit le développement du lac Saint-Jean en révélant une agriculture de nouvelles machines, il réalise des séries de vues dynamiques et modernes sur les institutions de la vieille capitale. Le touriste peut ramener chez lui l'oeuvre éducative que les Ursulines accomplissent dans des classes éclairées, des dortoirs ordonnés, des salles de



La modernité, Salle des dynamos au Séminaire de Québec. Épreuve 5" x 7", vers 1886, par Ernest Livernois. (Archives nationales du Québec, Québec).



Studio de photographie de Louis-Prudent Vallé, sis au 39 rue Saint-Jean. Gravure 17 x 6cm tirée de The City of Quebec Jubilee Illustrated, 1887. (Archives de la ville de Québec).

jeux organisées, des salles de musique équipées, des lieux de concerts en action. Avec ce regard neuf, Livernois offre le « raffinement de la civilisation » accessible à l'élite féminine de Québec.

Pris au Séminaire et à l'Université Laval, des clichés artistiquement composés des laboratoires de physique, du musée de géologie ou d'ornithologie, de la pinacothèque, de la bibliothèque montrent aux visiteurs des Québécois au diapason des courants scientifiques, culturels et d'érudition du XIX^{ème} siècle. Tout le renouvellement de l'architecture sur les traces de Labrouste, Paxton et Borgardus dans des vues insolites du grand escalier de fonte du Séminaire de Québec de Joseph Ferdinand Peachy et dans plusieurs autres épreuves. Et Livernois renoue avec l'émotion des « Galeries des machines » des expositions universelles de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, dans la « Salle des dynamos » du Séminaire du Québec mise en place en 1880. Toute la modernité du décor se lit dans les photographies sur gélatine argentique des aménagements intérieurs du Châ-

teau Frontenac après l'érection de sa première phase amorcée en 1892: salle de réception, restaurants, salon, chambres à coucher... Et bien d'autres, toujours sur la modernisation de Québec. Des photographies qui dépassent la perception des temps nouveaux par le juge Adolphe-Basile Routhier dans son bel ouvrage *Québec et Lévis à l'aurore du XXI^{ème} siècle*. Comme si la photographie, sans le carcan de l'histoire des autres pratiques artistiques, initiait avant tout le monde le sentiment de cette modernité, non seulement dans les thèmes, mais aussi dans la manière.

Les vues de Québec offertes aux touristes entre 1860 et 1914 prolongent le regard classique sur la capitale; certains artistes convoquent à la modernité. Les corpus conservés nous révèlent que les photographes d'hier, en évoquant la Cité de Champlain, rappellent toutes les villes du monde. Et en débordant la production de vues touristiques, leur oeuvre affirme sans ambiguïté et avec art que la ville de Québec c'est d'abord et avant tout... les Québécois. ♦